

Nihilisme
Un essai sur l'Art et le Néant

Par Nox, 2004

Anti-Copyright

www.foretnoire.da.ru
www.foretnoire.cjb.net
nox@resist.ca

« Ce que je raconte, c'est l'histoire des deux siècles qui vont venir. Je décris ce qui va venir, ce qui ne serait ne plus venir autrement : la montée du nihilisme. Cette page d'histoire peut être contée dès maintenant, car, dans le présent, la nécessité elle-même est à l'oeuvre. »

Nietzsche,
« la Volonté de Puissance », 1881.

1. Introduction

Si Nietzsche avait tenté la courageuse prédiction d'une montée de nihilisme dans les siècles à venir, c'est que des signes avant-coureurs l'ont convaincu et inspiré à la justesse d'une telle affirmation. Nous pouvons actuellement croire que la montée de nihilisme se poursuit.

Le « philosophe marteleur », dans sa prophétie, était pressé par près d'un siècle de révolte sanglante et de sédition métaphysique. Netchaïev, Stirner, Dostoïevski, Maupassant, Schopenhauer, Tourgueniev : tant d'esprit pointaient déjà la modernité d'un doigt accusateur, exprimant la révolte et la décadence d'un nihilisme croissant. Tous les icônes devaient s'écrouler : en premier Dieu, ensuite les symboles de Dieu, puis l'autorité et ses manifestations, peut-être la vie ensuite et ses incarnations.

Tout comme Nietzsche, nous pouvons voir les signes du nihilisme autour de nous. L'art et la culture du néant s'inscrivent dans une dynamique sociétale en quête de sens : un trajet philosophique qui se vautre contre les fondements de la pensée et de l'existence. Suicides, meurtres, dépression : cela est chose du commun. La négation s'exprime au quotidien, dans l'art comme dans la langue et le geste. Pour cause : l'histoire est ponctuée d'esprits tourmentés qui ont convaincu la société à un questionnement profond et sans merci. La question est prenante, la réponse fait défaut : *À quoi bon ?*

Désormais, le *Menschheitsdämmerung* (crépuscule de l'humanité) ¹ s'inscrit désormais dans la société contemporaine, que ce soit dans le mouvement révolutionnaire international ou le Nouvel ordre mondial capitaliste : l'art souligné par la culture dominante et les sous-cultures alternatives est empreint d'une forme de nihilisme, souvent inassumé et lâche.

L'objet de cet essai est d'explicitier la pensée nihiliste et ses ramifications, d'en sonder le contenu pour en comprendre la logique et ultimement, expliquer comment l'art et la philosophie du néant se sont croisés dans le siècle dernier.

Dans un premier temps, il s'agit de parcourir toute l'histoire du nihilisme en citant ses principaux penseurs, toujours en relation avec l'histoire de l'humanité même.

Dans un deuxième temps, la présente étude observe comment le nihilisme est parvenu dans l'art, et

¹ VATTIMO, Gianni, rapporté dans BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, 229 p.

quelles tentatives artistiques tentent de reproduire le néant ou la décadence.

Dans un troisième temps, l'auteur présente sa pensée sur le sujet de l'art nihiliste et la question philosophique de la création face aux thèmes les plus sombres de l'existence, dans une optique critique et constructive.

2. Le nihilisme

La question étymologique du nihilisme nous plonge dans un abîme de perplexité. Comment décrire l'affirmation de la négation ? Le terme du latin *nihil* qui signifie 'rien' renvoi à une pensée sans fond.² Néanmoins, si la pensée de l'absence ne se découvre pas comme une évidence rationnelle, le glissement vers le néant, lui, se recense et s'observe très clairement. L'histoire humaine est une histoire d'angoisse : ses drames successifs, raboutés l'uns et l'autres, constituent la plate-forme du nihilisme. Mais avant de poursuivre dans le portrait de la pensée, voyons son évolution dans le temps et son expression à travers la littérature.

2.1 Antiquité

Avant les nihilistes contemporains, une influence certaine transpose la négation dans la pensée antique. Pour plusieurs, l'évolution du discours et de la réflexion n'est jamais qu'un retour aux racines, c'est à dire l'Antiquité. En effet, Camus invoquait Sisyphe, Kundera citait Oedipe, Sartre réécrit l'Orestie, les libertaires reprenaient les cyniques, La Boétie citait Ulysse, etc. La liste est longue pour les auteurs contemporains qui ont voulu enraciner leur discours dans celui des penseurs de l'Antiquité.

2.1.1 Gorgias, premier nihiliste ?

² BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, p. 11

Biaggi se réfère à Gorgias comme étant le tout premier nihiliste, quoique le titre soit ouvertement contesté. Néanmoins, le texte *Sur le Non-être ou sur la Nature* de Gorgias porte effectivement sur le néant, s'articulant sur trois principes : premièrement, qu'il n'y a rien, deuxièmement, que s'il y a quelque chose, cela est inconnaissable à l'humain et troisièmement, que même si ce quelque chose est connaissable, il ne peut être divulgué ou communiqué à autrui.³

Il ne faut pas oublier que Gorgias était sophiste. Son ouvrage obscurcît la notion même de la vérité. Cependant, il utilise la dialectique contre la dialectique, réduisant la valeur de tout raisonnement à zéro. Seulement, la question n'est pas ici de déterminer si le sophisme est nihiliste. L'important est de voir que Gorgias présente un questionnement radical de la réflexion et de l'existence même, en prenant la négation comme seule méthode. Il s'agit là d'un fait important.

2.1.2 Eschyle et les Erynies

Aussi, il faut se rappeler que la pensée antique ne s'est pas traduite uniquement en essais et discussions, mais aussi par l'art lyrique - sphère abstraite de la culture, qui évoque des images puissantes et plie le langage à des tournures inhabituelles. Le théâtre grec sert les mêmes desseins que l'oeuvre de ses philosophes. Les poètes grecs sont ceux qui, si on peut dire, se sont permis de 'jouer' avec les thèmes de ces derniers dans une optique humaine où l'irrationnel entre, pour une fois, en compte.

³ Ibid, pp.47-49

Un des passages les plus éloquents (et certainement des plus mystiques) de la tragédie grecque est l'Orestie d'Eschyle⁴, où divinités et humains se cotoient dans une série d'actes violents et de drames sordides. La question de la justice est fortement mise en cause, avec des implications désastreuses : meurtre par-dessus meurtre pour apaiser un daemon (esprit surnaturel) cruel dont on ne peut pas vaincre. L'absurdité se ressent dans l'Orestie. Seulement, d'un point de vue nihiliste, ce sont les noires Erynies qui sont les plus captivantes protagonistes.

Ces vieilles déesses qu'Eschyle décrit comme étant nues, couvertes de sang, la tête ornée de serpents, l'haleine fétide et la bouche dégouttante de sang noir : les vengeresses révoltées qui pourchassent à la folie « ceux qui transgressent ». Elles vengent les victimes pour rétablir la justice, de manière violente et extrémiste. Elles iront même jusqu'à défier (en parole, uniquement) Zeus et les nouvelles déités lorsque celles-ci leur empêche de terrasser Oreste, un matricide. Leur angoisse est prenante.

Les Erynies sont la représentation du désespoir et de la haine, d'un désir de destruction, tout cela pour la justice - une justice clairement impossible, autant pour leur propre condition que pour le sang des victimes assassinées. Elles invoquent la Nuit et la mort, mentionnant le « mal qu'on ne guérit pas » et faisant nombre de déclarations horrifiées : « Ah ! misère invétérée de la race ! coup lugubre et sanglant du Malheur ! Hélas ! intolérables et gémissantes angoisses ! hélas ! souffrances sans terme ! »

⁴ ESCHYLE, « Tragédies complètes », France, Folio Classique, 1921, pp. 381-418

La parole des Erynies est glaçante. On croirait entendre un Schopenhauer fatigué lorsqu'elles se plaignent de leur condition : « Nous aussi, c'est une tombe qui, seule, aujourd'hui nous accueille, suppliantes et exilées. Où trouver le réconfort ? autre lot que des souffrances ? » Et la question du désespoir : « Triomphe-t-on du Malheur ? »



Oreste, ayant
poignardé
Clytmenestre,
sa mère, pour
venger
l'assassinat
d'Agamemno
n, son père,

est assaillit
par les trois
Erynies :
Megaera,
Tisiphone et
Alecto, qui
veulent le
rendre fou.

À mentionner que les Erynies ne demeurent pas tristes et violentes. Lorsqu'on leur redonne leurs honneurs au tribunal d'Athena, elles deviennent les Vénérables (*Semnai*, en latin) et se réconcilient avec le monde. Quoique questionnable, on pèsera en synthèse la symbolique de la réconciliation.

2.2 Modernité et nihilisme : trois thèmes cruxiaux

Entrons donc dans la phase du nihilisme affirmé, un nihilisme qui ne se cache pas derrière le sophisme ou le théâtre pour s'exprimer. L'objectif ici n'est pas de sonder la théorie nihiliste, mais de décrire et d'analyser l'époque dans laquelle cette pensée a pu évoluer et trouver tant d'adhérants : des salons décadents du Paris des Lumières aux terres dépossédées de la Russie des Tsars.

(À noter que les thèmes de science et de guerre auraient pu être explicités dans cette étude, de même que le mysticisme ou le romantisme, mais leur contenu est réparti dans les thèmes majeurs énoncés ci-bas, par soucis de simplicité.)

Le premier thème à traiter est le radicalisme. Il s'agit de l'évolution de la quête philosophique. Le radicalisme, simplement exprimé, est la méthode de la

franchise. Le terme 'radical' vient du latin *radix*, qui signifie 'racine'. Ce n'est pas surprenant qu'on l'associe à la doctrine du socialisme : c'est de là que découlent anarchistes, communistes, existentialistes, revendicateurs et polémistes de toute acabis, et aussi, les révolutionnaires russes et le puissant Netchaiev.

Le radicalisme, autant présent dans Nietszche que dans Camus, vise à poser les vraies questions et ne se contente que des vraies réponses. Évidemment, une question en amène une autre, et lorsqu'on pousse la réflexion à sa plus pure expression, il n'y a que deux résultats possible, c'est à dire la conception d'une réalité qui est soit insensée, soit dotée d'un sens qui ne peut être maîtrisé. Dans les deux cas, le néant se présente comme seule vérité. Dans cette lignée, Gorgias n'est pas loin.

Le deuxième thème est la mort de Dieu, concrétisée dans le politique par la Révolution Française de 1789⁵; et dans la philosophie par le célèbre « Dieu est mort » de Nietszche vers la moitié du 19e siècle. Mais la mort de Dieu est un événement extrêmement complexe. Cette annonce provoque trois questions à l'esprit rationnel : est-ce que Dieu est mort dans les faits ou dans la perception, est-ce qu'il a déjà existé, et finalement la plus importante, que signifie sa mort pour l'existence humaine ? C'est sur cette dernière question qu'il faut s'attarder, puisqu'évidemment c'est la seule à laquelle les philosophes ont tenté de répondre, les autres questions relevant de la métaphysique - débat qui n'est jamais plus clos que celui de la mort de Dieu.

⁵ CAMUS, Albert, « L'homme révolté », France, Gallimard, 1952, p. 176

Mais comment est-ce que l'humanité se percevait avant la mort de Dieu ? Quel sens peut-il rester à l'existence lorsque les promesses de l'Église cessent d'être crédibles ? La mort de Dieu fut l'amorce d'une révolution métaphysique qui pris un essort retentissant dans l'Europe, l'Amérique et les pays de l'Est. Son avancée ne fut jamais stoppée, et son étendue n'a jamais été que décuplée dans l'histoire.

La mort de Dieu remis en question toute morale, tout sens à la vie, tout rapport à la sexualité, et surtout, toute vérité face au passé de l'humanité, jusque là avide de religion. Une fois le grand mensonge dévoilé, il y avait deux conditions inévitables. La première, dictée par Stirner, est que suite à la mort de Dieu il faudrait nécessairement tuer tous les symboles de Dieu⁶ - c'est à dire tout fondement érigé sur la prémisse d'un créateur omnipotent. La deuxième condition est anticipée par Nietzsche dans la *Volonté de Puissance*, c'est à dire la conséquence nécessaire de la mort de Dieu : la morale basée sur le christiannisme étant devenue fausse, le voile mensonger qui soutenait le peuple est retiré de devant ses yeux et il va en subir des conséquences désastreuses.⁷

Le troisième thème est l'oppression et la mort. La révolte nihiliste s'encre dans une soif de justice, de vérité, de liberté absolue. Sans souffrance, sans désespoir, il n'y aurait pas de recours à la négation.

La Révolution Française laissait présager une série de violence politique sans précédent. Effectivement, le 19e

⁶ CAMUS, Albert, « L'homme révolté », France, Gallimard, 1952, p. 176

⁷ NIETZSCHE, Friedrich, *La Volonté de Puissance*, rapporté dans BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, p. 119.

siècle fut un siècle de révolte sociale et métaphysique. L'Internationale, la Commune de Paris, le terrorisme politique russe - la tentative de façonner la réalité à la lumière des découvertes philosophiques et de la certitude que Dieu est effectivement mort a sondé les limites du radicalisme et du désespoir existentiel. Il s'agit de la limite physique du nihilisme et de la reproduction incessante d'un cadre sociétairé aliénant et réducteur, où la pensée est constamment humiliée. Tout n'est pas permis. Une volonté bourgeoise et oppressive s'assure que la condition du peuple - révoltante - ne s'améliore pas. C'est ainsi qu'un nihilisme qui voulait détruire tout concept et toute entrave réalise son impuissance à détruire les icônes tant détestés.

Le 20^e siècle avec la Révolution bolchévique, la Révolution Espagnole, les deux Guerres et d'innombrables massacres ont confirmé la brutalité de la mort et la rigidité de l'idéologie dominante. La science au service du capitalisme est devenu un outil technologique, non pas une vocation de vérité athée : une méthode globalisée qui explique toujours 'comment' mais jamais 'pourquoi', prétendant à une objectivité absolue et se détachant du monde par la même occasion.

On pourrait donc affirmer que la condition humaine générale, préalablement révélée comme injustifiable et inacceptable à l'avènement du nihilisme actif ne s'est pas encore améliorée par la révolte. Pour conséquence, la proximité et la facilité à laquelle la mort survient est une thématique exploitée sans fin par les pessimistes et décadents qui meublent le nihilisme de leur détresse. En résumé, une lassitude fondée est venue s'encre dans la pensée du néant, assurant sa propagation dans les esprits humains.

Ainsi, le cadre qui engendra et reproduit le nihilisme est expliqué : radicalisme, absurdité, brutalité, révolte. Les icônes, qu'ils soient tombés ou non, ont tous reçu une vaillante attaque dans l'histoire. Les grands penseurs furent aussi de grands polémistes. La Boétie attaqua la monarchie, Nietzsche attaqua Dieu, Bakounine attaqua l'État, Stirner attaqua la société, Marx attaqua le capital, Cioran attaqua l'espoir, et ainsi de suite. Les nihilistes poursuivent cette question : *À quoi bon ?* La démarche est ainsi amorcée. Mais qui sont-ils pour entretenir une telle relation avec le concept du néant ?

2.3 Survol géographique et résumé des grands nihilistes.

2.3.1 Les Allemands

Max Stirner (1806-1856), qui était aussi anarchiste, composa entre 1842 et 1844 des textes dont l'originalité et la perspicacité ont été reconnus autant par les nihilistes que par les libertaires. Solitaire et hautement critiqué, il fut un des premiers nihilistes allemands. Son oeuvre la plus célèbre, *l'Unique et sa Propriété*, s'attaque aux contraintes imposées par la société, l'Etat, Dieu, la Famille, ainsi que le 'Parti' - toute structure politique collective. Aussi, son refus de l'aliénation est virulente. Il ne reconnaît que l'individu et sa liberté. Plus intéressant encore, il commence et termine sa thèse par la suivante expression : « J'ai basé ma cause sur Rien. »⁸ Stirner serait

⁸ STIRNER, Max, « l'Unique et sa Propriété », 1843, rapporté dans GUÉRIN, Daniel, « Anthologie de l'anarchisme », Éditions La Découverte/Poche, Paris, 1999, pp. 23-32

un nihiliste actif, affirmant : «je suis le néant créateur»⁹. Il estime que rien n'est nécessaire pour prouver l'illégitimité de ce qui se place au-dessus du Moi. En un sens, il démontrerait, avant Nietzsche, la croyance qu'un nihilisme, s'il est pris en charge et assumé totalement, peut servir de prémisse à la création. À mentionner aussi à quel point Stirner affectionnait l'idée de la révolte et de la Révolution, qu'il considérait comme la plus pure affirmation de l'Unique : l'individu en opposition à ce qui le nie, c'est à dire le monde entier.

Arthur Schopenhauer (1788-1860), maître de Nietzsche et très certainement un des théoriciens nihilistes les mieux connus, posa une pierre angulaire dans l'articulation de la philosophie du néant. Pour lui, toute vie oscille, tel un pendule, de la souffrance à l'ennui, puisque dans l'acte il y a douleur, et dans le repos il y a lassitude.¹⁰ Le reste n'existe pas ou s'il existe, ne se communique pas (à mentionner ici que Gorgias avait à peu près le même discours). Pour Schopenhauer, « la vie n'est qu'un combat perpétuel pour l'existence même, avec la certitude d'être enfin vaincu.»¹¹ Mais en nihiliste actif, il se lance à l'attaque. Certes, la vie est ainsi absurde, mais cette réalisation est puissante. Il admet, quoique sceptique, qu'il serait peut-être possible d'inverser les pôles entre ce qui est négatif (le néant) et positif (le monde), pour que notre monde devienne le néant et que tout le reste soit construction. Conscient qu'il frôle le non-sens, il admet néanmoins :

⁹ Idem.

¹⁰ SCHOPENHAUER, Arthur, « Le Monde comme Volonté de représentation », rapporté dans BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, p. 98

¹¹ Ibid, p.99

« Nous autres, nous allons hardiment jusqu'au bout : pour ceux que la Volonté anime encore, ce qui reste après la suppression totale de la Volonté, c'est effectivement le néant. Mais, à l'inverse, pour ceux qui ont converti et aboli la Volonté, c'est notre monde actuel, ce monde si réel avec tous ses soleils et toutes ses voies lactées, qui est le néant. »¹²

Puis, dans son célèbre *Eristische Dialektik* (traduit « l'Art de toujours avoir raison ») il attaque la langue même en tant que forme de la pensée, énonçant assez clairement que si la vérité existe, elle ne peut pas s'exprimer par un mode si aisément déconstruisible. En trente-quatre stratagèmes (dont le fameux 'stratagème ultime : humiliation et attaque personnelle grossière !), il explicite et par la même occasion détruit la manière d'argumenter : « tant pour son propre usage que pour les réduire à néant quand l'autre s'en sert. »¹³

Finalement, dans une oeuvre essentiellement affirmative, il explique une pensée politique orientée sur la prémisse centrale de la souffrance universelle, avec le projet de la réduire le plus possible.¹⁴

Friedrich Nietzsche (1844-1900) , qui s'est mérité à lui-seul un volume colossal d'études et de thèses de toutes sortes, récupéré à tort par les Nazis et (logiquement) de plus en plus par les néolibéraux, fils de prêcheur qui a pourtant réussi à disséquer et violenter le christiannisme comme aucun autre humain n'a encore réussi,

¹² Idem

¹³ SCHOPENHAUER, Arthur, « L'art de toujours avoir raison », Italie, Mille et une nuits, 1998, p. 18.

¹⁴ SCHOPENHAUER, Arthur, « Éthique et politique », France, Librairie générale française, 1996, p. 19

phallocrate ambigüe (on se souviendra du 'quand tu vas à la femme, amène le fouet'), penseur éloquent qui fini pourtant sa vie dans la démence la plus ignoble.

En survol, la méthode de Nietzsche consiste à précipiter le déclin de la morale pour accélérer le « nouvel ordre moral »¹⁵ et éviter la destruction apocalyptique qu'un prolongement du deuil de Dieu risque d'entraîner. Le nihilisme n'est qu'un passage, la condition *a priori* de l'évolution. Il faut absorber le crépuscule des idoles, prendre en soi le déclin, faire son deuil des mensonges et affirmer la Volonté de Puissance : créatrice et féconde, une valeur supérieure qui renoue l'humain avec ce qu'il est. Le nihilisme est donc un moyen philosophique, ainsi qu'une finalité, pour autant que ce nihilisme soit actif. Avant de songer au nouvel ordre moral, il faut tout détruire. Si la démarche est assumée, ce qui viendra après sera nécessairement mieux.

À noter, pour la forme, que ce n'est pas Nietzsche qui fut le premier à déclarer la mort de Dieu. Luther l'avait déjà écrit dans un cantique, alors que Stendhal avait dit que « la seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas.»

2.3.2 Les russes

Serge Netchaiev, (chronologie introuvable) reconnu comme un des premiers grands révolutionnaires russes à provenir de la campagne.¹⁶ Le nom de Netchaiev est un nom qui fait frissonner. Auteur du *Cathéchisme*

¹⁵ NIETZSCHE, Friedrich, « La Volonté de Puissance », rapporté dans BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, p. 144

¹⁶ CANNAC, René, « Netchaiev : du nihilisme au terrorisme », Paris, Payot, 1961, p. 7

révolutionnaire, ancien ami de Michael Bakounine (qui lui-même le trouvait trop violent) ; cet homme chez qui la violence révolutionnaire n'était pas une question mais un état naturel, poussé à l'extrême par le désespoir de l'époque et presque dénué de peur. Camus disait de lui dans *l'Homme révolté* qu'il était doté d'un esprit presque sans contradiction. L'assassin, propagandiste, manipulateur et très probablement psychopathe Netchaïev a été la figure la plus imposante du terrorisme politique jusqu'à ce jour. Après lui, manifestations, émeutes, grèves, attentats au pistolet et à la bombe, jusqu'au meurtre d'Alexandre II en 1881, tout cela d'une fièvre destructrice et d'une intelligence éloquente.

Le *Cathéchisme révolutionnaire*, son oeuvre la plus connue (et peut-être la seule), est un guide d'emploi rédigé avec Bakounine pour la destruction de l'État où tous les moyens sont bons pour parvenir aux fins de la Révolution. Netchaïev est un nihiliste dans l'acte parce qu'il n'affirme pas d'idéal en particulier, mais se trouve quand même disposé à commettre et promouvoir les gestes les plus brutaux et immoraux, jusqu'à laisser ses camarades se faire arrêter pour que leur attitude soit renforcée en prison ! ¹⁷ Dans cette même optique, il imagine que l'accroissement de la répression et la misère est bénéfique à la cause. La négation sert la Révolution. ¹⁸

On se réfère toujours à Netchaïev pour personnifier l'époque désespérée du terrorisme politique russe - un cliché qui a hanté tous les révolutionnaires depuis ce temps.

¹⁷ Ibid, p. 18

¹⁸ CAMUS, Albert, « L'homme révolté », France, Gallimard, 1952, p.

Fiodor Dostoïevski (1821-1881), écrivain dont les héros « affirment et proclament, dans le déchirement, la douleur et la violence, leur aspiration à une liberté absolue, indépendante des lois et opposée à la loi divine. La liberté sans loi est pure vertige, passion du néant, désire de mort [...] »¹⁹. Dostoïevski donne la parole aux radicaux : anarchistes, nihilistes, suicidaires, etc. La méthode du romancier est d'exposer les tendances qui, selon lui, ont miné l'Europe, pour les confronter, les comprendre et, il espère, surpasser leur détresse.

Imprégné de la rage athée de son époque, il expose la révolte contre Dieu. Un de ses personnages, le fébrile Kirilov, a comme projet de tuer Dieu : se suicider pleinement et rationnellement, renoncer lucidement à la vie afin de comettre le déicide.

Le combat de Dostoïevski est celui de garder l'espoir. Sensible à Netchaïev et à tous les révolutionnaires de son temps, son rôle principal fut de frapper l'imagination de la population avec des personnages tourmentés et courageux.²⁰

2.3.3 Les romantiques et décadents - français et anglais

Guy de Maupassant (1850-1893), romancier, était un admirateur de Tourgneniev, Tolstoï (deux russes marqués par une forme de nihilisme) et Schopenhauer.

Ses histoires sont empreintes de mysticisme et de démence. Le dandysme, la folie et le fantastique sont des thèmes récurrents. Les manifestations de l'irrationnel ainsi

¹⁹ BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, p. 83

²⁰ CAMUS, Albert, « L'homme révolté », France, Gallimard, 1952, p.

que la décadence de la romance éprouvent une démarche obscure et passionnée. Son attention particulière sur les troubles psychiques, la solitude, la haine de la bourgeoisie et le meurtre démontrent une passion de la négation. Son romantisme porte au désespoir. Dans *Sur l'eau*, il écrit : « À quoi bon ? Car la pensée de l'homme est immobile. Les limites précises, proches, infranchissables, une fois atteintes, elle tourne comme un cheval dans un cirque, comme une mouche dans une bouteille fermée, voletant jusqu'aux parois où elle se heurte toujours. » ²¹

Dans son oeuvre, la beauté et l'esthétisme sont les amantes de la mort et de la désolation. Contrairement au nihilisme russe, ce n'est pas tant par dégoût de la métaphysique que par fascination du néant que Maupassant y sombre. Il se détourne du monde pour contempler ailleurs, dans l'infini - dans l'obscurité, cherchant à y voir un autre spectacle. Il deviendra fou. Sa dernière nouvelle, *Qui sait ?* démontre déjà la décomposition de sa raison. Désabusé du monde, emporté à une tentation suicidaire, il demande : « Faut-il que nous ayons l'esprit lent, fermé et peu exigeant, pour nous contenter de ce qui est. Comment se fait-il que le public du monde n'ait pas encore crié : 'Au rideau !' » ²²

Charles Beaudelaire (1821-1867) , le plus grand décadent, celui qui mettra fin à ce mouvement littéraire de romance voluptueuse et morbide, tant ses écrits furent puissants et émouvants. Après Beaudelaire, personne ne pouvait espérer composer de plus décadentes litanies. Les thèmes de mort, de beauté, de tristesse s'entremêlent dans une amertume sensuelle.

²¹ MAUPASSANT, Guy de, « Sur l'eau », rapporté dans BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, p. 71

²² Ibid, p. 68

Pauvre grande beauté ! le magnifique fleuve
De tes pleurs aboutit dans mon coeur soucieux ;
Ton mensonge m'enivre, et mon âme s'abreuve
Aux flots que la douleur fait jaillir de tes yeux !

- Mais pourquoi pleure-t-elle ? Elle, beauté parfaite
Qui mettrait à ses pieds le genre humain vaincu,
Quel mal mystérieux ronge son flanc d'athlète ?

- Elle pleure, insensé, parce qu'elle a vécu !
Et parce qu'elle vit ! Mais ce qu'elle déplore
Surtout, ce qui la fait frémir jusqu'aux genoux,
C'est que demain, hélas ! il faudra vivre encore !
Demain, après demain et toujours ! - comme nous !

23

Si Nietzsche considérait que la décadence était une cause du nihilisme, on pourrait nécessairement voir dans Beaudelaire la même intensité dramatique que chez Eschyle, où de vertueux personnages souffrent de maux auxquels il ne semble pas y avoir de remède. Mais l'oeuvre de Beaudelaire n'est pas qu'un incitatif au néant. Une hypothèse raisonnable serait d'affirmer que ce poète, comme plusieurs décadents (Poe, Lauréamont, voire même Lovecraft et Sade), ont effectivement créé quelque chose à partir de la constatation désespérée de la négation absolue. Les femmes de Beaudelaire sont des tentatrices, belles et érotiques, ou simplement avilies et corrompues, mais en leur adressant ses vers, le poète leur

²³ BEAUDELAIRE, Charles, « Les Fleurs du Mal », Paris, Librairie, 1861, p. 27

accorde un sens véritable, une affirmation hors de la décrépitude.

N'étais-ce pas Hugo qui disait de la mélancholie qu'elle était le bonheur dans la tristesse ? Si c'est le cas, l'oeuvre de Beaudelaire ne serait pas une régression dans la méthode du nihilisme, mais une avancée. Nous y reviendrons.

2.3.4 Les héritiers

Albert Camus, (1913-1960) philosophe et romancier français, dont l'oeuvre colossale figure parmi les plus cohérentes et plus complètes que la modernité ait connu (d'ailleurs, un parallèle intéressant serait de dater les publications de Camus en relation avec la théorie de la post-modernité et vérifier si les deux coïncident : on pourrait alors voir si Camus aurait réussi à mettre fin à la modernité à lui-seul !).

Éprouvé par la guerre et deux cent ans de révoltes de toute sorte, Camus est touché par la tristesse de la condition humaine et tente de faire le point de l'histoire humaine. D'une méthode concise et accessible, il fait le procès de la philosophie et dissèque autant la révolte que l'existence même. Rien n'est épargné, et sa culture personnelle immense appuie les thèses qu'il tente de communiquer. Se servant d'essais philosophiques et de romans pour varier son expression, il admet à priori que tout est irrévocablement absurde. Courageusement, il pose la question de la valeur de la vie : « Je ne m'intéresse pas au suicide philosophique, mais au suicide tout court.

Je veux seulement le purger de son contenu d'émotions et connaître sa logique et son honnêteté.»²⁴

Sa conclusion ultime est que la révolte est une finalité ainsi qu'un moyen, une condition *a priori* de l'existence, et qu'elle seule peut donner un sens à la vie.

Les grandes failles de Camus, d'autant plus fracassantes que son oeuvre était presque (et de façon assez inquiétante) la quintessence de la philosophie humaine, sont réunies sous trois thèmes assez faciles à discerner pour l'oeil inquisiteur : son discours angrogyne qui exclut totalement la condition de la femme et sa signification cruxiale, son silence complet face à la question de la nature sauvage et de l'industrialisation anthropocentriste, et finalement (et probablement la plus triste faute) son ignorance résignée de l'anarchisme et de ses multiples manifestations dans la réalité.

Émil Cioran, (1911-1995), philosophe roumain, ami de Samuel Beckett (tout comme le peintre van Veld, comme on le verra plus loin), qui sera considéré par plusieurs intellectuels en tant qu'héritier de Nietzsche. Cioran, dès son jeune âge, est imprégné de la pensée de tous les nihilistes qui l'ont précédé. On pourrait croire qu'il a absorbé le fruit de maintes réflexions néantiques et a démarré sa réflexion à partir d'un insurmontable sentiment de vide.

Il ne conclut pas que la vie est absurde, il le sait déjà. Il ne conclut pas qu'il faut tuer Dieu : pour lui, le concept est inconnu. Il ne cherche pas non plus à affirmer un monde mystique ou à détruire toute pensée métaphysique : Cioran est exempt de ces divorces.

²⁴ CAMUS, Albert, « Le mythe de Sisyphe », France, Gallimard, 1942, p. 73

Simplement, il ressent une puissante aversion face à l'humanité, et sonde les limites possibles de l'esprit. Ultimement, il cherche à tuer l'esprit.

« Penser à tout moment, se poser des problèmes capitaux à tout bout de champ et éprouver un doute permanent quand à son destin ; être fatigué de vivre, épuisé par ses pensées et par sa propre existence au-delà de toute limite ; laisser derrière soi une traînée de sang et de fumée comme symbole du drame et de la mort de son être - c'est être malheureux au point que le problème de la pensée vous donne envie de vomir et que la réflexion vous apparaît comme une damnation. »²⁵

L'auteur même du *Précis de décomposition ou de l'inconvénient d'être né* et du *Crépuscule des pensées* n'offre pas de recette secrète ou d'instruction générale à l'existence. Simplement, il prend constat de la souffrance et admet la liberté dans le détachement. Il s'agit ici d'un nihiliste accompli, qui est beaucoup moins politique que ses précurseurs, et certainement plus 'passif'.

« Si nos semblables pouvaient prendre acte de nos opinions sur eux, l'amour, l'amitié, le dévouement seraient à jamais rayés des dictionnaires ; et si nous avions le courage de regarder en face les doutes

²⁵ CIORAN, Émil, « Sur les cimes du désespoir », France, L'Herne, 1990, préface.

que nous concevons timidement sur nous-mêmes, aucun de nous ne proférerait un « je » sans honte. La mascarade entraîne tout ce qui vit, depuis le troglodyte jusqu'au sceptique. Comme le respect des apparences nous sépare seul des charognes, c'est périr que de fixer le fond des choses et des êtres ; tenons-nous en à un plus agréable néant : notre constitution ne tolère qu'une certaine dose de vérité...
»²⁶

²⁶ CIORAN, Émil, « Précis de décomposition ou de l'inconvénient d'être né », rapporté dans BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, p. 193

3. L'art nihiliste

3.1 Dada

On pourrait difficilement aborder la question de l'art nihiliste sans parler du mouvement Dadaïste au début du 20^e siècle. Évidemment, discuter d'un mouvement est beaucoup plus complexe que de théoriser sur la pensée d'un seul ou de quelques personnes, et compte tenu du grand nombre d'individus liés directement ou indirectement au mouvement, et ce dans les différentes parties du globe, on peut comprendre que tant d'études aient été rédigées à ce sujet jusqu'à maintenant. Ici, le but est simplement de comprendre l'essence du Dada.

Ses peintres les plus célèbres sont Marcel Duchamp, Arp, Max Ernst, Jacques Vaché, Marinelli, Kandinski et Kurt Schwitters.²⁷ Dans les poètes, on peut facilement inclure André Breton et Jacques Eluard, mais attention : Breton était surréaliste avant tout. C'est lui qui, si on peut dire, amena au dadaïsme sa part de surréalisme, ainsi qu'un semblant de plate-forme politique.

Mais qu'est-ce que le dadaïsme ? Un extrait d'un manifeste dadaïste allemand offre une définition qui entre dans la lignée du nihilisme.

« Dada turns decisively away from
the speculative, in a sense loses its
metaphysics and reveals its

²⁷ PIERRE, José, « Histoire générale de la peinture », Paris, Rencontre, 1966, p. 17

understanding of itself as an expression of this age which is primarily characterized by machinery and the growth of civilisation. It desires to be no more than an expression of the times, it has taken into itself all their knowledge, their breathless tempo, their scepticism, but also their weariness, their despair of a meaning of 'truth.' [...] The Dadaist is an atheist by instinct. »²⁸

Le dadaïsme est une forme d'art spontané, sans règles, où tout est permis. Tel qu'expliqué dans le manifeste, il s'agit d'une réponse à la société industrielle, la dose de folie qui conteste un monde trop conformiste. L'humour est un outil de choix, tout comme l'action directe. En effet, on raconte qu'à un souper d'honneur à Berlin, Marinelli avait décidé d'entamer un poème à la fin du repas pour remercier ces hôtes de la noblesse - un morceau intitulé 'Le raid sur Adrianoanopole'. Après un silence, il s'est mit à gesticuler et imiter des bruits de bombe et de coups de feu avec sa bouche, imitant des cris de souffrance et de guerre, puis feint de s'évanouir.. Un autre dadaïste, Schwitters (qui n'était pas au courant que son camarade allait faire une action absurde), se leva de table à son tour pour chanter un hymne allemand quelconque.²⁹

L'absurdité de cette performance était coutume chez les dadaïstes. C'est à cette époque qu'on voyait des

²⁸ MOTHERWELL, Robert, « The Dada painters and poets : an anthology », Londres et Cambridge, Harvard University, 1989, p. 42

²⁹ Ibid, p.29

expositions de peintures peintes en blanche, en noir, ou simplement brûlées en morceaux.

Pour illustrer l'excentricité dadatiste, voici un poème de Schwitters mentionné ci-haut : ³⁰

priimiitittii tisch
tesch
priimiitittii tesch
tusch
priimiitittii tische
tescho
priimiitittii tescho
tuschi
priimiitittii
priimiitittii
priimiitittii too
priimiitittii taa
priimiitittii too
priimiitittii taa
priimiitittii tootaa
priimiitittii tootaa
priimiitittii tuutaa
priimiitittii tuutaa
priimiitittii tootaato
priimiitittii tootaato
priimiitittii tootaato
priimiitittii tootaato

Schwitters disait que « tout ce que crache l'artiste est de l'art »³¹. On comprend alors que la question de l'art

³⁰ Ibid, p.28-29

³¹ PIERRE, José, « Histoire générale de la peinture », Paris, Rencontre, 1966, p. 52

n'est qu'une excuse pour les dadaïstes, un format pour véhiculer l'irrationnel et choquer. Le non-respect des normes et la brutalité inesthétique de la création (i.e. faire des sculptures à partir de poubelles ou composer un poème qui ne contient qu'une seule et unique lettre) suppose une table-rase, une révolution dans la pratique : un rejet de l'histoire et des conceptions du beau, du laid, du bien et du mal. Picabia affirmait : « L'Art est un produit pharmaceutique pour les imbéciles »³². Les interventions absurdes de Dada ne sont donc pas une affirmation de l'art mais bien une totalisation de l'art, autrement dit, la destruction de celui-ci. Tuer l'art, voilà le vrai projet dadaïste.

La liberté de l'instinct est exaltée, et le ton varie du dramatique à l'humoristique. Faire n'importe quoi, pour les dadaïstes, est aussi comme ne rien faire du tout. En ce sens, on peut interpréter leur révolte comme étant nihiliste. S'il n'y a que l'impulsion, s'il n'y a que le moment et que tout est permis pour choquer et attaquer les idées préconçues de la population, c'est donc un courageux effort de négation. Rien n'est affirmé que ce qui est possible, et tout ce qui est faux est ridiculisé.

Et ces détracteurs de l'art ont réussi à communiquer leur argument. Le 20^e siècle post-Dada ne sait plus ce qu'est l'art. La crise de sens de la prétendue post-modernité est profonde en ce qui concerne l'esthétique. Certainement, la société spectacle telle que présentée par Debord est maintenant la forme dominante, creuse, bouregoise et efficace.

³² Idem.

3.2 Bram van Veld

Un nihiliste incontournable, peut-être bien le plus remarquable, est le peintre hollandais Bram van Veld (1895-1981). Homme silencieux, attentif, épris d'une adversité intérieure, elliptique. Il était l'ami de l'écrivain Samuel Becket et du romancier Charles Juliet, qui a rédigé un ouvrage sur le peintre en relatant leurs nombreuses discussions.

Sa peinture est terne, décousue, étrange, et comme le rapporte Biaggi, « constamment, dans la fièvre et la douleur, une recherche écrasante, mutilée vers le déchirement et le chaos fragilement organisés. »³³ Loin de l'absurde des dadaïstes, van Velde prend l'art au sérieux. Elle est peut-être vaine et dérisoire, mais pour lui consiste en « l'acte le plus sérieux car elle permet, au plus fort de la souffrance, de simplement connaître mieux le monde. »³⁴

On comprend alors que ce qui est nihiliste chez van Veld, ce n'est pas tant sa peinture que son attitude. Il ne fait pas confiance aux mots et ne parle que très peu, mais il se confie à Juliet et s'ouvre à lui. Le peintre affirme que l'artiste « n'a pas de rôle, il est absent »³⁵. Il est « celui qui est sans vouloir »³⁶. La peinture n'est qu'un « effort sincère vers l'impossible, l'inconnu »³⁷ dont le résultat « est aussi un anéantissement »³⁸.

³³ BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, p. 158

³⁴ Idem.

³⁵ JULIET, Charles, « Conversations avec Samuel Becket et Bram van Veld », rapporté dans BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, p. 161

³⁶ Idem.

³⁷ Idem.

³⁸ Idem.

Van Velde est sans prétention, presque sans volonté. Ses peintures sont abstraites ; un assemblage de formes et de lignes, avec des couleurs ternes. Elles ne représentent rien que l'effort de créer. Il dit à Juliet : « Je suis dans le vide. Rien à quoi m'accrocher. »³⁹ Néanmoins, il passa sa vie à peindre. On pourrait donc croire qu'il s'agissait là d'une façon de communiquer, sans pourtant prétendre à la vérité. Et contrairement à Maupassant, il ne devint pas fou. Contrairement à Netchaiev, il ne fut pas emprisonné. Contrairement à Nietzsche, aucune idéologie ne l'a récupéré. Contrairement à Stiner, il ne blama pas l'État ou la Famille. D'un nihilisme patient, passif, Bram van Velde vécu et mouru sans avoir souhaité changer quoi que ce soit dans le monde, sauf capturer des couleurs et des textures sur une toile. Son art peut être ainsi interprété comme la tentative cent fois recommencée de capturer un fragment de néant, sans pourtant jamais espérer d'y arriver. L'absurdité en un lent, tortueux mouvement.

³⁹ Idem.



« Zonder Titel », 1973, 70 x 105 cm, gouache, Genève.

4. Le néant et la création : opinion de l'auteur

*But all things move toward their end
All things more toward their end
On that you can be sure*

- Nick Cave, « Song of Joy »,
Murder Ballads, 1998.

Ainsi, l'histoire est marquée de nihilisme. D'un siècle à l'autre, un peu partout dans le monde, des esprits éduqués se sont spécialisés sur la question de la mort, du suicide, du désespoir. Des terroristes russes aux libertins français, des bruyants dadaïstes au silencieux van Velde, des horribles Erynies d'Eschyle aux volumineux essais de Camus : la négation de la vie, du destin et du passé sont entrés dans la société et la culture avec un vent nouveau rempli de songes contagieux aux conséquences variées.

Mais rien n'est clair en ce qui concerne le nihilisme, sinon qu'il tend vers la non-existence mais crie avec une voix qui, au contraire, est bien audible et bien vivante. Mais qu'est-ce que l'histoire, de toute façon ? Elle n'est pour moi qu'un archivage biaisé et non quelque fatalité inhérente à la nature humaine. En un sens, je ne crois pas à l'histoire. Goethe disait que pour juger l'histoire, il faut l'avoir vécu. Moi, je suis limité dans le temps. Alors si on considère le nombre d'années que contient l'histoire humaine, je vais mourir très bientôt. Alors qu'est-ce que signifie *nihil*, pour moi ? Qu'est-ce que le nihilisme lorsque la vie n'est qu'un spasme rapide ? Que signifient tous ces personnages qui semblent possédés d'un désir puissant de mort *mais qui ne se tuent pourtant pas* ?

Oui, je suis nihiliste, et c'est par pure honnêteté que je l'admet ici. C'est qu'il ne m'est pas possible d'être autrement : j'ai eu les yeux grands ouverts et ouverts trop longtemps. Je sais que la mort guette, je sais que la tristesse est partout, et j'entends et je vois tout ce qui *n'est pas* beaucoup plus que tout ce qui *est*. L'absence, pour moi, est plus touchante que n'importe quoi. Ma sensibilité et mon optimisme ne me laissent pas ignorer le néant. Mais qu'est-ce que le néant ? Nous ne connaissons que ce qui est. Mais le reste, l'inconnu, la 'fin' - cette fascination mêlée de terreur qui nous viens de notre simple instinct animal de *survivre*, nous poursuit durant nos jours et nos nuits et il n'y a aucune façon de le nommer, le peindre ou l'abolir. C'est la même raison pourquoi nous avons tué Dieu - le concept était inhumain. Certes, nous connaissons le glissement vers le néant - cela s'appelle la vie - mais nous ne pouvons que *concevoir* ce qu'est le néant. C'est ce qui se cache dans l'imaginaire, mais se dérobe aux sens.

Au fait, n'est-ce pas là un sadique hasard que toute réflexion théorique, lorsque poussée à sa plus pure expression, nous sort de l'esprit et se perd dans une matière que nous ne croyons maîtriser que dans des épisodes de démente et de folie ? L'absolu, l'infini, le néant - tous ces concepts sont le même. Et puisque la vie a le don de nous rabaisser à notre plus simple état, c'est à dire nous *humilier*, nous songeons au néant en tant que créatures surpassées et tout autant répugnées par le monde qui nous détermine. N'est-ce pas Orwell qui disait que d'être humain consiste à accepter que tôt ou tard la vie va nous briser ? Il faut donc accepter de mourir, ou refuser d'être humain. Cette dernière option s'appelle le nihilisme actif.

4.1 L'autorité

Toutes mes réflexions - interrogations mille fois retournées - au travers toutes les accusations portées à la société me portent à cette seule et unique pensée : que l'autorité est le plus grand ennemi de l'humanité. Toute autre lutte, en ce moment, serait accessoire : dans l'anarchisme semble reposer la quintessence de l'évolution humaine.

Nietzsche parlait de Volonté de Puissance, de Valeur Supérieure : il n'avait pas compris que l'autorité constitue tout ce qui retient l'humain d'être 'surhumain'. Des termes comme 'puissance' et 'supérieure' sous-tendent nécessairement la dépréciation de quelque chose d'autre. Ainsi, pour reprendre les termes du philosophe, l'Éternel Retour est inévitable lorsque l'existence est placée en opposition avec l'existence.

Le parcours des nihilistes est entravé de contradictions débilantes. D'une part, le simple fait que tous les penseurs et artistes du nihilisme soient mâles devrait être suffisant à semer le cadre de leur angoisse collective. D'autre part, la position de l'humain comme centre de l'univers et maître de la nature suppose une prémisse fascisante. Les lois naturelles sont indéniables, mais l'humain est faculté de penser. Il faudrait comprendre que la vie est *toute vie* : son incarnation n'est pas strictement humaine, et ceux qui critiquent tant le langage que l'art devraient aussi comprendre que la sagesse n'est pas purement anthropique.

Alors je ne sympathise qu'avec les nihilistes qui perdent espoir pour la simple et bonne raison qu'ils et elles ne peuvent pas *créer* la réalité meilleure dans la réalité réelle. Il s'agit d'esclaves qui tirent sur leurs chaînes

en maudissant le monde humain, *non pas l'existence*. On aura jamais besoin de plus qu'une poussière d'imagination pour entrevoir ce à quoi l'existence *pourrait* ressembler si seulement il y avait assez de place et d'oxygène pour *faire* ce que dicte notre *vouloir*.

Mais le monde est un construit humain qui pourrait de lui-même. Les nihilistes actifs savent qu'il faut *outrepasser* la souffrance et le désespoir pour réaliser que révolte et liberté sont la fin et le moyen de toute vie. Tous les autres nihilistes ont refusé la saveur de la Révolution et ne méritent de moi que la pitié et le mépris.

4.2 Le jugement

Il plaisait à Camus de dire que l'humanité est absurde.

Savait-il seulement à quel point sa propre personne et les humains qu'il jugeait si aisément étaient conditionnés par une *aliénation* féroce, du berceau au tombeau ? Ce qu'il déclarait absurde n'était en réalité qu'une ombre de ce qu'elle *pourrait* être. Comment, au fait, décréter quelque chose de pathétique lorsqu'on l'a *piétiné et empoisonné* depuis sa naissance ? C'est bien cela qui est absurde. La volonté coercive fasciste - le discours dominant - façonne l'humanité selon une idéologie, c'est à dire une structure réductrice. C'est un peuple d'esclaves qui enchaînent d'autres esclaves en une *unité* suffocante : pas étonnant qu'elle nous apparaisse maligne et usée.

Certes, je ressens une haine profonde pour le monde tel qu'il est parce qu'il s'obstine à vouloir me *tuer* dans ce que je suis de meilleur. Seulement, il m'est impossible d'en finir avec lui. La question du suicide ne m'affecte pas : je suis encore trop *lucide* pour cesser de rire

et de pleurer des spectacles qui s'offrent à moi. Nous sommes tous aliénés, c'est évident, et sauf quelques rares cas (inconnus, en ce qui me concerne, mais peut-être possible) la tâche de tous et chacun est de répondre à cette *inclination naturelle* qui est nôtre et qui s'appelle liberté. Nous *pouvons* affronter notre aliénation. Ceux et celles qui font de la libération le projet central de leur vie sont porteur d'espoir. Le chaos en motion est synonyme d'harmonie.

Ce n'est que lorsque l'humanité entière sera pleinement libre et libérante qu'il deviendra possible d'en tracer un jugement existentiel, quoique je doute que la question soit encore pertinente.

La vie n'est pas absurde : elle est humiliée. Tout ce qui l'entrave est un construit qui peut être déconstruit, ne serais-ce que dans les représentations. L'impératif est évident : il faut soulever les pierres avant de cultiver le sol : là est la seule démarche cohérente.

4.3 La révolte

Le projet nihiliste le plus pertinent est la *déconstruction*, comme j'ai mentionné plus haut. Si nous ignorons là où une méthode de destruction accomplie nous mènerait, il ne faut pas pour autant en exiger la réponse. Le moyen est adéquat pour faire office de finalité. *Tendre vers la liberté*, cela est suffisant. Nulle utopie fantastique ne viendrait justifier les mille-et-uns gestes quotidiens qu'il faut entreprendre pour ne pas laisser la poussière d'une société capitaliste et totalitaire jeter sur nos esprits des teintes de mensonge. Le simple fait de se libérer est une satisfaction en soi : la Révolution ne saurait être autrement.

C'est là où le néant entre en rôle. Rien de ce qui est humain n'existe : voilà ce qui est simple. Chaque édifice a été érigé sur un plan d'humain, assemblé avec des pierres posées par des humains, figolés par des machines faites par des humains. Si tout cela est là aujourd'hui, d'autres humains pourront le défaire demain. Toute idée a été véhiculée, prononcée, acquise. Toute règle a été réfléchie. Bref : tous les murs que l'humanité a érigé pour se protéger d'elle-même peuvent s'effondrer, un à un. La révolte *est* le sens de la vie. Il ne s'agit pas de savoir si l'humain est absurde ou non. Nous *savons* que nous existons, et nous *pouvons* exister comme nous *voulons*. Le néant est le concept de la possibilité, la révolte est sa mise en action. Le terme 'absurde' ne nous concerne pas. Nous sommes.

4.4 La création

Il n'y a qu'une façon de se garder dans le réel - qu'une façon de réparer le divorce entre ce que le monde *est* et que le monde *devrait être*. La création, qu'elle soit artistique ou existentielle, est une manifestation de l'intelligence : l'expression même du phénomène indéniable de la vie. Avec nos mains, notre langue, nos pieds, nos poings : nous faisons *partie* de ce monde et nous avons le pouvoir de créer. La valeur de la création n'a de mesure que le potentiel qu'elle a de façonner la vie. Il ne faut pas avoir peur des symboles. Nous ne sommes pas idiots, et si nous demeurons lucides et en garde de la réification, l'art, le langage : tout acte révèle une valeur affirmative qui est interprétable, et donc puissante. Il s'agit de l'extension de notre volonté. Oui, la nature est

sauvage, libre et d'une beauté désespérante - il est cependant permis d'y planter un jardin aux arômes sublimes et aux fruits sucrés.

Nous créons, nous contemplons, nous nous révoltons : nous sommes donné au monde avec la capacité d'incarner nos désirs. Rien n'existe : c'est pour ça que tout est possible, c'est pourquoi nous sommes libres.

Bibliographie

BEAUDELAIRE, Charles, « Les Fleurs du Mal », Paris, Librio, 1861, 157 p.

BIAGGI, Vladimir, « Le nihilisme », Paris, Flammarion, 1998, 229 p.

CAMUS, Albert, « Le mythe de Sisyphe », France, Gallimard, 1942, 187 p.

CAMUS, Albert, « L'homme révolté », France, Gallimard, 1952, 382 p.

CANNAC, René, « Netchaïev : du nihilisme au terrorisme », Paris, Payot, 1961, 181 p.

CIORAN, Émile, « Sur les cimes du désespoir », France, L'Herne, 1990, 127 p.

DUCHARME, Réjean, « L'avalée des avalés », France, Gallimard, 1966, 378 p.

ESCHYLE, « Tragédies complètes », France, Folio Classique, 1921, 465 p.

GUÉRIN, Daniel, « Anthologie de l'anarchisme », Éditions La Découverte/Poche, Paris, 1999, 411 p.

GUÉRIN, Michel, « Nihilisme et modernité », France, Jacqueline Chambon, 2003, 248 p.

JULIET, Charles, « Conversations with Samuel Beckett and Bram van Velde », Hollande, Academic Press Leiden, 1995, 173 p.

ORWELL, George, « Nineteen eighty-four » , Angleterre, Penguin books, 1949, 325 p.

MOTHERWELL, Robert, « The Dada painters and poets : an anthology », Londres et Cambridge, Harvard University, 1989, 412 p.

PIERRE, José, « Histoire générale de la peinture », Paris, Rencontre, 1966, 207 p.

RECLUS, Élisée, « L'homme et la terre, tome I. » Paris, La Découverte, 1982, 182 p.

ROSEN, Stanley, « Nihilism : a philosophical essay », Londres, Yale University Press, 1969, 241 p.

SCHOPENHAUER, Arthur, « Éthique et politique », France, Librairie générale française, 1996, 182 p.

SCHOPENHAUER, Arthur, « L'art de toujours avoir raison », Italie, Mille et une nuits, 1998, 85 p.

WATSON, David, « Against the megamachine », États-Unis, Paleo, 1995, 334 p.

ZERZAN, John, « Elements of refusal », Eugene, États-Unis, Paleo, 1999, 308 p.